

pouvaient garder de mes traits les sous-officiers. Oui, décidément oui, c'était de ce côté-là que nous devions renouveler la tentative.

Garros en tomba d'accord avec moi. Nous fîmes nos préparatifs en conséquence.

Je ne jouerais plus, cette fois, le rôle d'un officier prussien emmenant ailleurs un prisonnier. Nous ferions tous les deux partie de l'armée impériale avec le même grade de lieutenant.

Passées au permanganate de potasse, deux capotes françaises d'officiers perdirent leur teinte bleu horizon pour devenir gris de campagne. Nos boutons étaient découpés au couteau dans du bois et peints en bronze vert, et ce furent encore des combinaisons d'aviateur qui servirent à garnir de fourrure nos cols. Les deux casquettes, admirablement réussies, étaient l'œuvre d'un camarade, le lieutenant du Roure. Sur des formes confectionnées avec des débris de boîtes en carton, il avait appliqué le drap bleu d'un pantalon pour en garnir le dessus, et la flanelle rouge d'une ceinture pour l'extérieur et le tour de tête. Une pièce de nickel, enluminée avec une sorte de ripolin, figurait fort bien la cocarde, et les sabres étaient, de même qu'à ma première évasion, remplacés par des lattes de bois noircies au cirage.

En ce qui concernait nos propres vêtements, portés sous la capote — ces fameux vêtements civils dont les Allemands, qu'il s'agisse de nous ou des autres évadés, n'ont jamais su découvrir la provenance, — ils étaient fournis par mon compagnon. Garros, en effet, les tenait en réserve depuis longtemps, cachés derrière le revêtement de bois d'un mur. Nos pantalons disparaissaient sous des molletières.

Un faux laissez-passer, sur le modèle de celui qu'avait fabriqué Cartwright l'année précédente, nous devait doter, en cas de besoin, d'une identité de fantaisie.

*
* *

C'est le 14 février 1918 que nous nous présentâmes, équipés de la façon que je viens d'indiquer, à la porte du Wagenhaus.

Nous nous trouvions un peu en retard sur notre horaire. Le "chien et loup" était passé. La montre de Garros (moi je n'en avais plus) marquait 6 heures moins 10, et le train que

nous voulions prendre quittait Magdebourg avant 6 h. 30. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Nous n'en perdîmes pas.

En approchant de la première sentinelle, je prends ma plus grosse voix pour dire à Garros qu'il est impossible vraiment qu'on laisse plus longtemps conspuer et siffler un colonel allemand par des prisonniers de guerre, et que notre devoir d'officiers inspecteurs est d'aller, de ce pas, demander au général de prendre des mesures énergiques, afin de remettre dans le droit chemin ces Français insolents.

La première sentinelle a très distinctement entendu mes propos. Son attitude le prouve. Sans mot dire, elle s'efface, en rectifiant la position.

Nous arrivons auprès de la seconde.

Elle nous formule d'un ton assez timide une demande que je ne saisis pas.

Est-ce le mot d'ordre qu'elle réclame ? S'il en existe un, nous nous verrions fort empêchés de l'articuler.

Je supplée à la question par un crescendo de farouches criaileries à l'adresse de ces *Franzosen* de malheur qui font tant d'avanies à notre von Brixen. Garros approuve énergiquement par de sourdes interjections.

La tactique réussit. Nous avons franchi la grande porte.

Un peu plus loin, une autre sentinelle garde la barrière de fils barbalés, établie maintenant en travers de la rampe d'accès. Mais ce troisième fonctionnaire, se considérant comme couvert par le second, ne nous dit rien. Il prend la position du garde à vous, puis nous salue en ouvrant devant nous la barrière.

Nous avons atteint la passerelle. En avant de celle-ci se tient une quatrième sentinelle, qui nous réclame notre laissez-passer.

Bien que nous l'ayons en poche, nous préférons ne pas en faire usage.

De ma voix la plus rude, je lance un :

— F... nous la paix ! bien senti.

Après quoi, j'ajoute :

— Voilà déjà trois fois qu'on nous fait exhiber cette paperasse !...

Et nous passons.

De l'autre côté de la passerelle, nous nous débarrassons rapidement de nos capotes, et les jetons au bord de la voie ferrée, avec nos molletières, nos casquettes d'officiers et nos sabres